

et les Dix couverts de broderies, les patriciennes chargées de ces bijoux fameux, trésor en quelque sorte national, dont elles devaient compte à la République.

L'escalier des Géants où jadis on couronnait les doges, avec ses colosses de marbre, dessinant leurs fiers contours sur les arcades ciselées d'arabesques; le *Ponte dei Carmini*, avec les palais gothiques qui le bordent, tout tendus pour la circonstance d'étoffes et de tapis de prix, et, au-dessus de tout cela, ce ciel bleu de l'Adriatique, fin, délicat, profond, à la fois doux et brillant, prodigue de sa lumière qui communique à Venise une partie de son charme. Jamais M. Béroud ne retrouvera une pareille occasion d'étaler au grand jour les splendeurs de son art. Pourquoi faut-il qu'il n'ait tiré d'un pareil thème qu'un faible parti?

C'est que la peinture d'histoire, alors même qu'on l'aborde avec un certain acquit, est un écueil dangereux qu'on n'affronte pas impunément. Demandez-le plutôt à M. Antonio Casanova, qui jusqu'à présent s'était complu à nous conter de menues anecdotes, et qui maintenant veut, lui aussi, traiter, dans les grands formats, un événement historique, et quel événement, la *Mort de Philippe II!*

Le roi catholique expire dans un grand lit à colonnes de très modeste apparence. Au premier plan, posée sur une table, apparaît sa bière de velours noir. Son lit, comme il convient, est entouré d'une foule officielle avide de contempler un événement qui doit avoir dans le monde chrétien un retentissement exceptionnel. Les prêtres sont surtout nombreux dans cette réunion funèbre. L'un d'eux, un cardinal, soulève cette main qui fut si lourde aux hérétiques et la donne à baiser à celui qui dans un instant va prendre le titre de roi. La scène pourrait être grande et solennelle, elle est surtout froide et dépourvue d'intérêt. Un pareil événement réclamait quelque peu de mystère, une lumière discrète, de tonalités recueillies. M. Casanova a fait tomber sur le lit de son mourant le jour aveuglant d'un atelier de peintre. En outre, ses étoffes lavées et déteintes manquent de solidité et de simplicité. Il y a dans son tableau un abus

de reflets que l'on peut qualifier d'au moins inutiles, et qui démontrent combien il est imprudent de vouloir faire un tableau d'histoire, de ce qui n'est, à bien prendre, comme agencement et comme exécution, qu'un tableau de genre amplifié.

Pour reposer un peu nos regards de ce papillotage colossal, nous allons, si vous y consentez, contempler pendant quelques minutes le panneau décoratif qu'expose M. Humbert. Ce panneau est appelé à décorer une de nos mairies parisiennes. Son exécution a été confiée à l'artiste après un concours où M. Humbert est demeuré vainqueur. Étant admises toutes nos réserves sur l'inconvenance manifeste qu'il y a à plaquer sur la muraille des décorations qui sem-



DESCHAMPS (L.). *Les Jumeaux.*

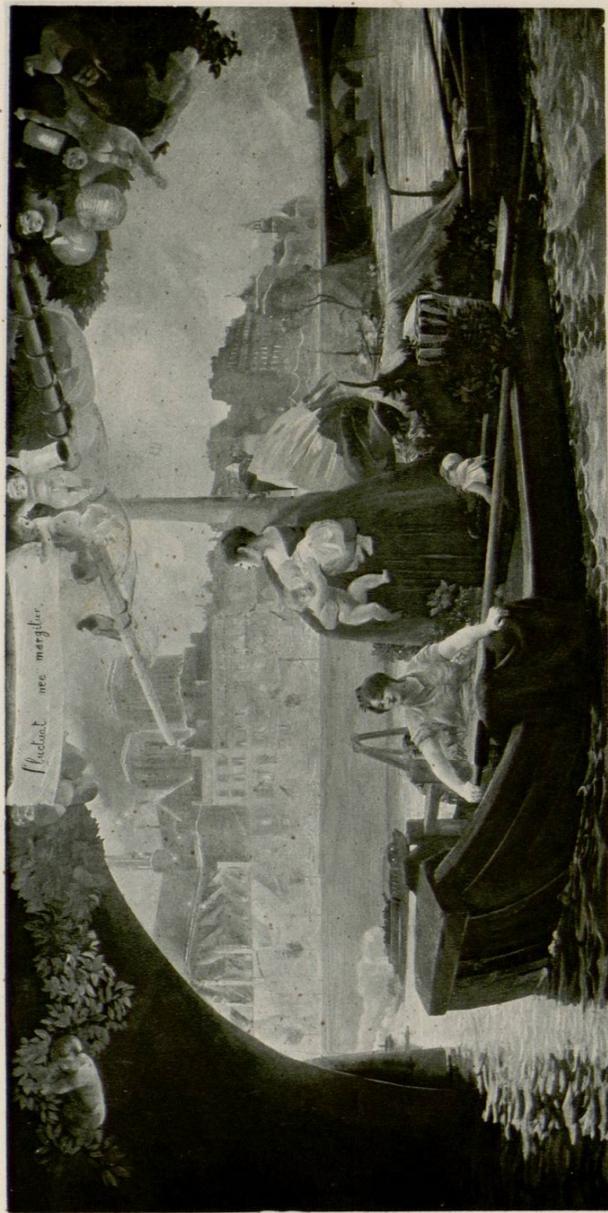
blent la trouer, et sur le peu de logique qu'il y a, également, à faire couler des rivières et naviguer des bateaux au-dessus d'un lambris d'appui, entre deux chambranles de porte, nous devons reconnaître que, en tant que peinture décorative, le grand panneau de M. Humbert est d'un agréable effet.

Il est exécuté, au point de vue de la couleur, dans des tonalités grises, légèrement plâtreuses, très à la mode, et qui rappel-

lent la fresque. Au point de vue des personnages, du paysage et de la composition, il est conçu dans le goût simplificateur de J.-F. Millet. Cette composition est du reste d'une simplicité élémentaire. Elle développe devant nous une campagne verdoyante, bornée au



HUMBERT (F.). - LA FIN DE LA JOURNÉE.



BESNARD (P.A.) - PARIS.

loin par une chaîne de collines, arrosée au premier plan par une rivière, et se terminant à droite par une chaumière qu'ombragent de grands arbres feuillus. Sur la rivière vogue un bateau. Dans le bateau sont plusieurs hommes, qui reviennent des champs; sur la rive plusieurs femmes venues au-devant du bateau, et l'une de ces femmes soulève en l'air un jeune enfant allongeant ses petits bras dans la direction de la barque. Telle est cette scène d'une bonne tenue, simple, discrète; d'une facture un peu sommaire peut-être, non comme exécution, mais comme études préliminaires. Les femmes présentent, en effet, des contours simplifiés qui en feraient de détestables nourrices. En outre, ou ces braves gens qui rentrent du travail sont de bien mauvais ouvriers, ou M. Humbert s'est trompé d'heure, car il est matin, et même fort matin, dans sa peinture, et c'est généralement le soir que l'on rentre des champs.

M. Humbert, pour s'en convaincre, n'a qu'à donner un coup d'œil au *Chant de l'alouette* et aux *Derniers Rayons* de M. Jules Breton, ou encore à la *Fin de la journée* de M. Émile Adan, tableaux exquis, qui brillent tous trois d'un éclat si vif au Salon de cette année. A les contempler, M. Humbert apprendra non seulement la différence qui existe entre le crépuscule et l'aurore, mais il se pénétrera de l'étonnante poésie que le soleil répand dans la nature à son lever comme à son déclin.

Je passe rapidement sur les *Fiançailles* de M. Baudoin, conçues dans le même esprit et destinées au même but que la *Fin de la journée* de M. Humbert, et j'arrive au *Paris* de M. Besnard qui, lui aussi, est le fruit d'un concours, mais le fruit moins bien venu, paraît-il, car son auteur n'a pas eu le bonheur d'être couronné. Cependant ce *Paris* est une page bien curieuse et il n'en pouvait guère être autrement. M. Besnard a horreur de la banalité. Le convenu l'exaspère. Ce n'est certes pas nous qui l'en blâmerons. Mais il n'est pas donné à tout le monde d'apprécier ce qui sort brusquement des voies ordinaires; aussi ne sommes-nous point trop surpris qu'en voyant ces belles et robustes femmes groupées